

Les médecins et les accouchements. 1680-1950

Les médecins

1680-XVIII^e siècle Quand ils doivent remettre un membre démis, ou soigner une méchante plaie, les habitants de Cuchery s'adressent officiellement au chirurgien. Celui-ci, à la fois médecin et chirurgien, est autorisé à prescrire des médicaments qu'il fournit lui-même. Si un acte de médecine légale, en cas d'homicide ou de suicide, doit être pratiqué, des chirurgiens du chef-lieu de bailliage interviennent. Les archives conservent très peu d'éléments quant à la formation du chirurgien, sa pratique ou son efficacité. S'il est présent à Cuchery en 1759, le moins que l'on puisse dire est qu'il s'est trouvé dépassé par l'épidémie meurtrière ayant frappé le village cette année-là. En 1776, il habite une petite maison au centre du village, ne dispose pas de monture, mais se trouve tout de même le seul habitant de Cuchery chef-lieu à déclarer la perte d'argenterie.

Les Cucheriat n'ont pas recours aux médecins des villes, trop éloignés, trop savants et trop chers. Très peu de villageois rentrent à l'hôpital. Quand cela leur arrive, c'est en général l'Hôtel-Dieu de Reims qui les reçoit jusqu'à leur décès et les enterre dans son cimetière. Cela restera vrai au XIX^e siècle.

Les registres de sépulture ne précisent qu'exceptionnellement la cause du décès, avec des formules telles que « mort de maladie, mort inopinée, mort subite, mort violente, mort précipitée, par accident dans sa maison, brûlée par accident près de son feu, écrasée aux Gravières»... quand le curé a été appelé trop tard pour administrer les derniers sacrements. Celui-ci décrit parfois les symptômes au moment de l'agonie : « touchée d'imbécillité, empêchée (de communion) par une esquinancie, attaque subite de léthargie, vomissement, apoplexie, paralysie, coma, tombé du haut mal » (épilepsie). A-t-il identifié seul ces symptômes, ou bien aidé du chirurgien qui l'aurait précédé au chevet du mourant ? Quand l'épidémie de 1759 s'abat sur le village, aucun indice permettant de deviner sa nature n'est introduit dans le registre de sépulture du curé Pierre Thomé.

Si une médecine non conventionnelle a été pratiquée par les guérisseurs ou rebouteux, maréchaux-ferrants, curés..., comme cela se rencontrait dans de nombreuses paroisses de France, elle n'a guère laissé de traces.

Les archives sur Cuchery livrent des renseignements sur les chirurgiens suivants :

1685 Jérôme Berjot, époux de Claude Chevillet ;

1685, 1702 Pierre Hatté, époux de Madeleine Delavigne ;

1711 M. Masson, maître chirurgien décédé subitement, âgé de 70 ans environ ;

1728 Pierre Lagache ;

1738-1742 Didier Oudiette, maître chirurgien, époux de Martine Moncel, qui perd sa fille Nicole, âgée de 15 mois en 1741 et qui exercera, en 1742, à Damery ;

1750-1756 Jean Joseph Dépôtre, époux de Marie Anne Pilloy, ancien sergent au régiment de Monaco. C'est au sein de l'armée qu'il a appris son métier. Son fils, Louis Joseph, entrera en 1769 dans la carrière militaire et mourra à son poste de directeur d'artillerie en Guadeloupe en 1802 ;

1769-1792 Jean-François Louis. Quand il s'installe dans le village en 1769, à l'âge de 23 ans, il n'est encore que garçon chirurgien. Il épouse une cucheriate couturière, Madeleine Gillet, qui lui a donné trois filles. Son père, Jean, a été également chirurgien, à Ville-en-Tardenois. Jean-François s'éteint à Cuchery en 1816.

1786 Le chirurgien de Châtillon-sur-Marne, Jean Bernard, pratique un accouchement à Cuchery.

1789 Les habitants du vallon ne présentent pas de doléances se rapportant à l'état sanitaire de la population.

1804-1806 Un officier de santé, rétribué par le bureau de bienfaisance, pratique dans le village.

XIX^e siècle Il semble que 1810 marque l'année à partir de laquelle Cuchery ne dispose plus de chirurgien. Les Cucherats vont faire désormais appel aux médecins, qu'ils ont la liberté de choisir, installés dans les bourgs les plus proches. Le bureau de bienfaisance théoriquement aide à payer les frais médicaux des indigents, auxquels s'ajoutent ceux d'hospitalisation ou d'hospice. Plus le siècle avance, plus les maires doivent fournir à l'Etat de statistiques sur les malades et les décès en cas d'épidémie. Les archives municipales et certains recensements de la population nous donnent un faible effectif d' infirmes et d'« idiots », qui sont visiblement pris en charge par leur seule famille.

1807-1827 Les médecins des gros bourgs voisins, tel celui de Châtillon-sur-Marne, vaccinent gratuitement contre la variole ou « petite vérole » qui continue à tuer ou défigurer au XIX^e siècle dans l'arrondissement de Reims. Les quelques statistiques de la sous-préfecture recensent très peu de nourrissons vaccinés à Cuchery. A Belval-sous-Châtillon et la Neuville-aux-Larris, ils ont été un peu plus nombreux, ces deux villages ayant eu des cas de variole déclarés. Finalement, durant cette période le nombre de décès imputés à la variole dans le vallon est insignifiant.

1814-1869 Philippe Esprit Remy, né en 1792 à Rimogne dans les Ardennes, officier de santé à Châtillon-sur-Marne en remplacement de son oncle, Ange Rémy et reçu docteur en médecine en 1824, soigne les habitants du vallon. Homme cultivé et curieux, il a observé avec minutie les habitants du canton, ainsi que leur environnement et leurs activités, puis il a rapporté ses observations dans quelques publications. En 1821, il note que l'insuffisance « d'issues pour le renouvellement de l'air » dans les maisons de Cuchery, expliquerait le « physique pâle et blême comme étiolé, et l'air inquiet » des habitants. Philippe Esprit meurt le 25 juin 1869 à son domicile. Depuis plusieurs années déjà son fils, Lin Ange, lui avait succédé alors qu'un fils cadet, Esprit Alexandre, est devenu médecin à Mareuil-le-Port.

1832 Le choléra sévit en France, l'arrondissement de Reims n'y échappe pas, particulièrement de mai à août. A Châtillon-sur-Marne, quatre-vingt huit personnes « succombèrent aux atteintes redoutables du fléau » selon le docteur Remy. Mais le vallon de Belval est relativement peu touché. Sa situation en cul-de-sac mal relié à la vallée de la Marne et à Reims pourrait fournir une explication. On ne déplore à Cuchery que sept malades déclarés, dont deux sont décédés. Apparemment, on a su circonscrire ces cas. Le conseil municipal débat sur l'acquisition d'objets de secours en cas d'épidémie de choléra morbus. Il s'approvisionne en chaux au cas il faudrait désinfecter.

1849 et 1854 L'épidémie de choléra frappe à nouveau. En 1849, les docteurs Licourt de Châtillon-sur-Marne et Chevalier de Ville-en-Tardenois sont appelés au chevet des malades, se faisant payer deux francs la visite. Médecins qui n'ont probablement pas été atteints par le choléra, du moins par une forme grave. En novembre 1849, les archives communales font état de 3000 francs dépensés en soins et médicaments afin de porter secours aux cholériques. Les 37 malades décimés par l'épidémie sur les 160 malades déclarés, de tous âges et à part égale dans les deux sexes, avant tout parmi les familles pauvres, ont rendu l'âme à leur domicile dans un périmètre qui semble se situer principalement de part et d'autre du cabaret des Bardoux. Ce lieu plus propice aux échanges avec l'extérieur a peut-être constitué le point de départ du vibron cholérique. Nous sommes à un moment où le village s'ouvre avec la construction d'un chemin de grande communication. Seul Jean-Baptiste Bardoux, le cabaretier, est décédé dans le cabinet du docteur Remy à Châtillon-sur-Marne, le 27 septembre 1849. Sa sœur, Veuve Sauval, logeant à proximité du cabaret, sera emportée le 2 octobre et le 19 octobre ce sera le tour de la fille de Jean-Baptiste, Rose Zéphérine. Afin de rédiger les actes de décès, la loi n'exige pas encore à l'époque de certificat de décès d'un médecin. Le maire et les deux déclarants-témoins sont censés se rendre au domicile de chaque trépassé afin de s'assurer du décès. L'acte rédigé spécifie son heure exacte. Qui l'a fournie ? Un proche du défunt ? Un garde-malade ? Le médecin ? Le desservant ? En 1849 comme en 1854, le choléra n'a guère emporté de ménages entiers, ce qui laisse supposer que les malades ont rendu l'âme sans la présence de leur famille. En 1849, des sœurs de Charité, et en 1854, des sœurs de la Compassion, venues de Reims pendant plus d'un mois, ainsi que des garde-malades, ont assisté les cholériques. Le desservant de Cuchery, Jules Robert, a procuré la nourriture aux sœurs. A t-il aidé dans la préparation des morts à leur enterrement ?

ment ou à réconforter les rescapés, dont on se méfiait ? On lit dans la presse du 20 juillet 1854, au plus fort de la nouvelle vague épidémique à Cuchery, que « le choléra ne touche que quelques communes de la Marne et qu'il ne frappe que les personnes qui ont négligé de se soigner dès le début ou celles qui commettent des imprudences ou des excès » (1). Orcourt, La Fortelle et La Neuville-aux-Larris ont été les plus meurtris. Là, plus que dans Cuchery chef-lieu, les précautions ont dû se révéler insuffisantes. Les principales mesures hygiéniques auraient dû consister à ne pas ingérer d'eau ou autres aliments ayant approché des déjections et vomissements des malades, mais aussi à éviter le contact avec la sueur de leurs corps, les vêtements et literie ainsi qu'avec leur cadavre. Difficiles à respecter pour les soignants, qui administrent des lavements à l'eau de riz additionnée de narcotiques, têtes de pavots, laudanum, et réalisent des friction des membres à l'eau de vie. On se déchire encore à l'époque pour pointer les modes de transmission du choléra et sur les soins à apporter. Le docteur Rémy envoie à l'Académie de médecine une note dans laquelle il dit avoir employé avec succès un mode de traitement contre ce fléau.

1873 Pierre Foissac, docteur de la faculté de médecine de Paris, cite une habitante de La Neuville-aux-Larris au chapitre des centenaires, dans le livre qu'il fait paraître sur la longévité humaine. En réalité elle est décédée à 87 ans, mais l'officier d'état civil a triché en inscrivant 99 ans sur le registre des décès (2).

Vers 1888-1931 Certaines familles du vallon font confiance au docteur Vignon, médecin de Ville-en-Tardenois. Une forte personnalité. Des années 1890 jusqu'à l'entre-deux guerres, il venait aussi bien soigner que jouer l'entremetteur. Arrivant en voiture à cheval, à travers des bois qu'il appréciait fort, au point qu'il n'a pas manqué de se rendre propriétaire d'un joli lot que surveillait son garde-chasse.

1894 Arrive au bureau de bienfaisance de Cuchery la circulaire du préfet sur la gratuité de l'assistance médicale. Cela dans le cadre de la loi du 15 juillet 1893, obligeant les communes à assister les malades sans ressources.

1918-1919 La grippe espagnole semble avoir épargné Cuchery qui n'enregistre pas de surmortalité civile.

Années 1930-1950 Faire appel au médecin reste onéreux et pas autant ancré dans les habitudes qu'au XXI^e siècle. La population peut encore recourir aux guérisseurs et aux remèdes populaires. En 1935, le docteur Railliet de Reims note, qu'à Cuchery, un tuberculeux a tenté de se guérir en mangeant des limaces. Une pratique qui a dû interroger le médecin de Châtillon-sur-Marne de l'époque qui comptait des patients dans le vallon. Cet homme, qui a pour nom Clément Marot, a fréquenté le Tout-Paris artistique et a épousé une star du cinéma muet connue sous le nom de Musidora. Un genre de « sémaphore » était fixé à sa maison, quand sa lampe rouge s'allumait, le médecin était averti qu'un patient l'attendait d'urgence. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le docteur Marot a soigné clandestinement des personnes traquées, tels le navigateur de la RAF tombé du ciel, Ian Robb, et son camarade caché avec lui, le lieutenant Carlyle Darling, chez MM. Moussé et Vize-neux à Cuisles, puis à Baslieux-sous-Châtillon. Cela a valu au docteur Marot d'être arrêté, déporté dans le camp de Neuengamme en Allemagne, puis, plus tard, de devenir commandeur de la Légion d'honneur. En 1946, on le rencontre à nouveau sillonnant le Châtillonnais pour soigner ses patients.

(1) *Le Courrier de la Champagne : Journal de Reims*, 20 juillet 1854. En réalité, le choléra de 1854 a été meurtrier dans la Marne. Dans ce département, le choléra a fait 6867 morts en 1832, 2008 morts en 1849 et 5590 morts en 1854 (Sources : Note statistique sur le choléra de 1832, 1849 et 1854. *Journal de la société française de statistique*, Tome 6 (1865), pp. 320-322.

http://www.numdam.org/item/JDFS_1865__6__320_0/

(2) Cette Neuwillate, Mme Veuve Locret, est décédée le 24 février 1858.

Les accouchements

XVIII^e siècle-vers 1950 Les femmes de Cuchery accouchent dans leur grande majorité au village. Au XVIII^e siècle, l'accouchement reste une épreuve redoutable pour la mère et pour l'enfant. Il est pratiqué par la sage-femme, parfois par un « accoucheur », ou encore par le chirurgien si cela tourne mal. Jusque vers 1920, les femmes sont loin de prendre toutes soin d'elles pendant leur grossesse, travaillant dur jusqu'à l'accouchement et entamant parfois leurs relevailles dès le lendemain. Il est même arrivé que certaines accouchent dans les vignes et reviennent de leur « attelée » serrant leur nouveau-né dans les bras.

XVIII^e siècle La sage-femme ondoie les nouveau-nés dont la mort est imminente ou inévitable. C'est la raison pour laquelle, elle doit être agréée par le curé qui enregistre les ondoyés dans les registres de baptêmes.

Parmi les sages-femmes ou les accoucheurs qui ont habité Cuchery nous relevons :

- . **1739** Catherine Marchand, 70 ans, veuve du tonnelier Jean Chenard, avec qui elle a eu au moins sept enfants ;
- . **1759-1768** Nicolas Vadel l'aîné, « accoucheur » qui d'ordinaire est vigneron. Le 8 décembre 1766, il pratique une césarienne sur la personne de Marie-Liesse Follet, une quadragénaire, épouse du maçon Jean Richard depuis environ un an. L'affaire tourne au drame, Nicolas Vadel se retrouve impuissant. Au moins sept autres personnes assistent à l'accouchement, dont le curé Pierre Thomé. Marie-Liesse est déjà morte quand naît son unique enfant, qui meurt à son tour ;
- . **1768 -1773** Nicolle Fradetot, 54 ans en 1768, épouse du vigneron Jean Bonnenfant avec qui elle a eu six enfants ;
- . **1783-1792** Marie-Anne Vadel, épouse de Jean Poudras infirme, avec qui elle a eu trois enfants. Habitante d'Orcourt, faisant profession de sage-femme à Cuchery et dans les environs jusqu'à l'âge de 62 ans.

1807-1816 Les futures mères célibataires, qui font leur déclaration de grossesse à la mairie, quittent presque toutes le village pour aller accoucher on ne sait où. L'une d'elle déclare vouloir faire ses couches à l'Hôtel-Dieu de Reims.

1808 Le maire reçoit une circulaire lui rappelant que les accoucheurs doivent être diplômés. On y déplore que les accouchements soient souvent laissés dans les campagnes aux mains de sages-femmes incomptentes. A Reims, a été créé un cours d'accouchement à l'Hôtel-Dieu (3). L'Etat semble donc s'intéresser à la famille. Mais dans la commune, à l'instar de bien d'autres, il a fallu encore du temps avant que les accouchements deviennent moins meurtriers.

1851 La commune autorise l'installation d'une sage-femme, Melle Trichet Henriette, venant de Trépail, et lui verse une indemnité de 30 francs.

Voici les sages-femmes qui lui ont succédé :

- . **1856** Virginie Damsé, célibataire ;
- . **1861** Marie Desponière, célibataire ;
- . **1865-1911** Rosalie Alexandre, épouse Husson, habitante de Menicourt.

(3) Cela étant, l'Hôtel-Dieu reste à cette époque un lieu de contamination mettant en danger tant les mères qui viennent y accoucher que leurs nouveau-nés.

1913 La commune accorde une allocation journalière de 1 franc aux femmes en couches.

1920, 1922 M. le commandant Henry P. du Bellet, au nom de la Croix Rouge américaine, offre à la municipalité sous le nom de « prix d'hygiène américain » une rente annuelle et perpétuelle pour encourager et récompenser les jeunes mères de famille les plus méritantes de la commune. A désigner par le maire et le curé en charge de la paroisse parmi les femmes mariées légitimement, nées dans la commune de parents français. A la fête du 11 novembre 1922, le legs américain est remis à Mme Ramillon Dervillez.

1920-vers 1950 Les accouchements ont encore lieu en majorité à domicile, avec l'assistance d'une sage-femme qualifiée ou du médecin de famille. Dans l'entre-deux guerres, la natalité en baisse conduit l'Etat à récompenser les mères de familles nombreuses. A Cuchery, Marie Euphasie Palmyre Hubert, épouse Primault, mère de sept enfants, reçoit ainsi la médaille de la Reconnaissance française en août 1921. A l'allocation des femmes en couches s'ajoute la prime d'allaitement.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Archives départementales de la Marne Justice seigneuriale de Belval Cuchery La Neuville-aux-Larris. Cote : B 2402.

Archives départementales de la Marne. Registres des Baptêmes, Mariages, Sépultures de la paroisse de Cuchery de 1639 à 1791. Cote : E Supplément 518 à 529.

Archives départementales de la Marne. Délibérations municipales. Cote : E DEPOT 13246.

Archives départementales de la Marne. Dénombrements de la population de Cuchery de 1836 à 1911. Sous-série 122 M.

Archives départementales de la Marne. Sous-Préfecture. Reims. Cotes : 3 Z 18 et 3 Z 19.

Archives municipales de Cuchery. Registres d'état civil : naissances, décès et mariages de Cuchery de 1800 à 1910 (consultés en 1976).

Annuaire Almanach de la Marne 1821. CR V 1176 M. Bibliothèque Municipale de Reims.

Le Courrier de la Champagne : Journal de Reims, 10 août 1921.

Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie. Paris. 7 octobre 1853.

Patrice Bourdelais, Michel Demonet, Jean-Yves Raulot, *La marche du choléra en France : 1832-1854*, dans Annales. Economies, sociétés, civilisations. 33^e année, N. 1, 1978.

Pierre Foissac, *La longévité humaine ou l'art de conserver la santé et de prolonger la vie*, Paris, Baillières et fils, 1873.

Jean-Pierre Husson, *Le réseau d'évasion Possum*, Histoire et mémoires des réseaux. Site : <http://www.cndp.fr/crdp-reims>

Dr L. Mougin, médecin de l'Hôpital général, *Les épidémies dans la ville de Vitry-le-François et son arrondissement*, dans Mémoires de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François. Ed (SN) Châlons-sur-Marne. 1883.

Danielle Quintin et Bernard Quintin, *Dictionnaire des chefs de brigades, colonels et capitaines de vaisseaux de Bonaparte premier Consul*,

SPM Lettrage, 2012.

Docteur Railliet, notes dans le Bulletin de la Société française de l'histoire de la médecine. 1935.

Ange Remy, *Histoire de Châtillon-sur-Marne*. Reprise de l'édition de 1881. Col Le livre d'histoire -Lorisso.Ed .Paris, 2014.